



Thierry-Daniel Coulon

Oh, eau, H₂O

Du même auteur

– Dialogue solitaire, recueil de nouvelles, La Plume Éditions, 2003.

– Murmures de la Terre et de quelques Terriens, textes poétiques, La Plume Éditions, 2003.

– Que d’Eau, roman, Éditions à la carte, Sierre, 2005.

– Rencontres aux Temps des Hommes, recueil de nouvelles, Éditions à la Carte, 2005.

– Conditionnels Futurs, recueil de nouvelles, La Plume Éditions, 2006.

– Présents et futurs à l’Imparfait, recueil de nouvelles, Édilivre AParis, 2008.

– Au (trop) bon Beur, roman, Édilivre AParis, 2009

– Circulation sans guigne ? Recueil de nouvelles, Édilivre AParis, 2009.

– La Jeune Fille et L’Empereur, théâtre, Édilivre AParis, 2009.

– Au bord de l’Amer, recueil de nouvelles, Édilivre AParis, collection Coups de cœur, 2009.

– Que d’Eau, roman, réédition, Édilivre AParis, 2010.

– Rencontres aux temps des Hommes, recueil de nouvelles, réédition, Édilivre AParis 2010.

Thierry-Daniel Coulon

Oh, eau, H₂ O !

Éditions ÉDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8906-7

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Juste une goutte	7
L'eau du bain.....	17
Elle.....	29
Opération H2 O.....	35
Aquatourisme	47
Meï et Zhijang	59
Danser pour la pluie ?.....	65
La leçon de Fadel	73
Les Secs'terre	83
Ohé, du bateau !.....	99
Belle au milieu du désert.....	105

Juste une goutte

« Nous ne connaissons la valeur de l'eau que quand le puits est à sec... »

La nuit allait bientôt tomber. Ce soleil allait bientôt disparaître. Enfin, soupira François Dalchenne. Depuis que son avion avait donné des signes de fatigue au niveau du moteur, ce qui l'avait conduit à se poser en catastrophe au milieu des dunes de sable, plutôt que de s'y écraser, il espérait la nuit. Le départ du soleil. La fraîcheur. Il n'en pouvait plus. La chaleur était épouvantable. Il avait dû quitter l'abri de son cockpit, trop brûlant, pour se réfugier sous son avion. Pour trouver un peu d'ombre. Mais ce n'était guère mieux. Il se maudissait d'être parti sans plus d'une bouteille d'eau. Déjà vide, évidemment. Depuis trois heures. Et huit heures maintenant qu'il avait dû atterrir en catastrophe au milieu des dunes au petit matin, entre Tamanrasset et Tombouctou, pour ce qu'il en savait... Et depuis, le silence. Celui de son moteur, impossible à redémarrer. Il avait bien essayé de le bricoler, mais il avait dû s'avouer impuissant à remettre son avion en marche. Pas de radio.

Le silence de ces dunes... Personne. À combien de kilomètres était-il de la civilisation ? Il ne le savait pas. Le silence, et la chaleur. Étouffante, lourde, impitoyable... Et la lumière... Aveuglante, terrible. Et la solitude... Petit à petit, il s'était mis à avoir peur... Peur de la solitude, de la chaleur, du soleil, du silence, du sable. Il savait qu'il risquait de mourir. Là, dans ce désert, à trente-deux ans...

Le temps passait, et la soif se faisait plus forte... Il aurait bien voulu sucer des cailloux pour la tromper, mais il n'y en avait pas ici. Il aurait fallu qu'il bouge, mais il n'en avait pas l'envie, ou pas la force ? Il se dit pour la centième fois qu'il faudrait qu'il le fasse, mais le courage lui manquait.

Il pensa que la solitude était la pire des choses. Et il ne put s'empêcher d'y faire allusion... Au Petit Prince... À Saint-Exupéry... Pourquoi n'arrivait-il pas, pour lui parler, lui offrir une présence, une complicité ? Même si lui, François, dessinait très mal les moutons, coassa-t-il, la gorge sèche. Puis, il s'évanouit sur cette image d'un gosse lui demandant cette chose si simple, en se demandant comment il allait faire, comment il allait lui expliquer son incapacité à dessiner...

Il avait dormi, d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars... Il mourait de soif, et était dévoré vivant par des chacals. Un serpent le mordait, et il agonisait, seul sous la carlingue de son avion. Angèle, l'amour de sa vie, apprenait sa mort et se suicidait sur sa tombe. Angèle apprenait sa mort et se mariait avec Gilles, et donnait son prénom à leur premier enfant. Angèle apprenait sa mort et pouvait enfin épouser Mario son ami d'enfance. Angèle apprenait sa mort et se retirait sur une île déserte. Angèle apprenait sa

mort et ouvrait une bouteille de champagne, non, pas du champagne, du Perrier, qui coulait dans son verre, dans sa bouche, qu'elle laissait couler sur ses seins nus, salope, tu n'as pas le droit de gaspiller de l'eau, tu entends, arrête, arrête !!!

Et tout à coup, Il était là...

– Tu rêves ?

– Heu, non, heu, oui, mais, qui es-tu ?

– J'habite ici. Tu peux me dessiner quelque chose d'important pour moi ?

Ah, non, ce n'était pas possible, pas dans son rêve. Salaud de Saint-Exupéry ! Enfin, bon, il n'y était pour rien, mais lui, François, allait se réveiller, et ce gamin stupide allait disparaître !

Mais il se réveilla tout à fait, et le gosse était toujours là.

– S'il te plaît, Monsieur ?

François Dalchenne observa le gosse, enfin, l'apparition. Si c'était un mirage, c'était bien imité. Il était jeune, huit ou neuf ans, portait un burnous, et on devinait, sous la capuche, qu'il était frisé, bronzé, plutôt du pays, quoi, pensa stupidement l'aviateur. Rien d'un Petit Prince, blond aux yeux bleus, venu d'une autre planète et escorté d'un renard. Encore qu'après tout... François se dit que s'il entra dans le jeu, ce gosse, qui ne pouvait exister, allait disparaître. Et que lui, François Dalchenne, pourrait dormir en attendant la mort. Donc, il entra dans le jeu, et posa la question évidente.

– Et que veux-tu que je te dessine, mon gars ?

– S'il te plaît, dessine-moi une goutte d'eau !

– Pardon ?

– Oui, une goutte d'eau ! Ce n'est pas si compliqué, non ?

François regarda longuement le gosse. Bon, il n'avait pas disparu, il répondait à ses questions, leur conversation était un dialogue... L'aviateur commença à envisager la possibilité que cette discussion, en dépit de son invraisemblance, pouvait être réelle. C'était complètement fou, mais... Il avança la main, le gosse cria.

– Hé, attention, tu me fais mal ! Pourquoi tu m'as pincé, t'es fou ou quoi ?

– Je te demande pardon, je voulais vérifier que je ne rêvais pas !

– Bien sûr que tu ne rêves pas ! T'es quand même bizarre, tu rencontres quelqu'un qui vient te demander un truc, et tu le pincés ? T'es vraiment asocial, toi !

François, gêné, tenta de s'expliquer.

– Bon, je te demande de m'excuser, mais tu sais, depuis plus de dix heures que je suis ici, je n'ai vu personne, et je suis loin de tout. Normal que je m'étonne de voir un enfant arriver et me demander un dessin. Où habites-tu, tu as des parents, tu es dans un village, il y a un téléphone ?

– J'habite ici, et pour le reste, mes parents sont partis, le village est vide, et je n'ai pas de téléphone.

À nouveau François se mit à douter. Ce gamin ne pouvait être réel...

– Et tu veux que je dessine une goutte d'eau, une simple goutte d'eau ?

– Pas simple, non ! Une goutte d'eau, c'est quelque chose d'énorme, de fantastique, de plus précieux qu'un diamant !

– Mais tu n'en as jamais vu ? Tu n'as pas de puits dans ton village ?

– Le puits est à sec, l'oued aussi...

– Mais si tu es vivant, c'est que tu dois boire aussi, donc tu as de l'eau quelque part. Et même si tu n'avais pas de source, de ruisseau, de lac, de mare, il doit bien y avoir de la rosée ici le matin ?

– Une mare, je sais ce que c'est, oui, de la rosée, j'en ai déjà vu, oui...

François était content, la conversation était presque rationnelle depuis un quart d'heure. Il était dans la réalité, ce gosse devait être dans la réalité. Il ne lui demandait pas de lui dessiner un mouton, mais une goutte d'eau. C'était à la fois réaliste et poétique.

– Mais alors, une goutte d'eau, tu sais bien comment c'est ?

Le gosse sembla réfléchir intensément, un pli soucieux barra son front.

– Tu sais, je ne m'en souviens pas très bien, et puis, ce que je te demande, c'est ton souvenir à toi d'une goutte d'eau. Personne n'a la même dans sa mémoire...

Allons bon, se dit François, voilà que la conversation dérapait à nouveau. Le gamin faisait de la philosophie. L'homme se dit qu'il devait délirer, ce soleil...

– Alors, s'il te plaît Monsieur, dessine-moi une goutte d'eau. C'est important tu sais... Pour toi, pour moi...

François Dalchenne se décida. Mirage ou réalité, ce gamin lui donnait l'impression d'être encore en vie, de ne pas être seul au milieu de ces dunes. Il se leva de sous l'avion qui le protégeait des rayons

brûlants et monta dans la cabine. Il en ressortit avec son bloc-notes et un crayon à papier. Le gosse observa les deux objets d'un air pensif.

– Le bloc-notes, ça va, mais tu n'as pas de crayon de couleur ?

Ah, c'était bien une question de gamin, donc il était réel. Un bon point, même si c'était incompréhensible. Qu'est-ce qu'il faisait là, tout seul dans le désert après tout ? Mais s'il lui posait la question, il allait peut-être disparaître ? Et ça, François ne le voulait plus.

– Non, je n'ai pas de crayon de couleur, désolé. Ah, si, peut-être bien un rouge...

Les yeux horrifiés du garçon le clouèrent sur place.

– Mais tu es fou ! Une goutte d'eau dessinée au crayon rouge ! Tu ne te rends pas compte du danger pour toi. En rouge ! Non, il faudrait du bleu...

– Je n'ai pas de crayon bleu.

François avait parlé tristement. Voilà qu'il se trouvait perdu dans le désert avec pour compagnon un enfant à l'esprit dérangé, un enfant abandonné, au cerveau brûlé par le soleil. Il en aurait pleuré, mais cela revenait à gaspiller l'eau de son propre corps... Il réussit à se contenir, et d'une voix très douce, il reprit :

– Je n'ai pas de crayon bleu, mais je peux quand même essayer de te dessiner une goutte d'eau.

Le sourire de l'enfant fut sa récompense.

– Bon, un crayon à papier gris, ça fera un peu boueux, mais ce sera mieux que rien, et moins dangereux pour toi que si tu utilisais un crayon rouge. Alors, tu commences ?

François s'exécuta. Et montra fièrement son œuvre à l'enfant. Celui-ci fit une grimace.

– Et bien, je ne sais pas comment est ton pays, mais si ses gouttes d'eau ressemblent à ça, je n'aimerais pas m'y retrouver sous la pluie !

Vexé, François déchira la première feuille qui contenait sa première esquisse, puis dessina une autre goutte d'eau, s'appliquant aux courbes.

– C'est mieux, beaucoup mieux. Là, on dirait une vraie. Mais pourquoi la fais-tu si petite ? Cela ne va pas suffire. Fais-la aussi grosse que ta soif !

Le ton du garçon était si joyeux que François Dalchenne éclata de rire, d'un rire sec, d'un rire de gorge qui ressemblait à un coassement. Et il dessina la même goutte que précédemment, mais qui cette fois recouvrait toute la page.

Le gamin applaudit.

– Enfin, enfin ! Continue, il en faut plein !

Comme en délire, François se mit frénétiquement à remplir les pages de son bloc-notes d'énormes gouttes d'eau tracées au crayon à papier.

– Oui, oui, c'est bien, parfait, tu fais ce qu'il faut.

François riait, tout en dessinant, il ne comprenait pas pourquoi l'enfant semblait pleurer de joie en voyant ses dizaines de gouttes d'eau couvrir les feuilles de papier. Puis il perdit conscience.

– Comment allez-vous, Monsieur Dalchenne ?

La voix était insistante, il l'avait déjà entendue. C'était une voix de femme. Il ouvrit les yeux. Oui, une femme, africaine, jeune, aux cheveux frisés bruns, aux yeux noirs, avec une blouse blanche, des lunettes, un stéthoscope...

– Où suis-je ?

– À l'hôpital de Niamey. Votre avion est tombé en panne dans le désert il y a dix jours. On vous a retrouvé avant-hier.

Il réalisa qu'il était en pyjama, dans un lit, avec des draps blancs. À ses bras étaient reliés des tuyaux, on le nourrissait au goutte à goutte. Il ressentait un goût de terre, de boue, dans la bouche.

– J'ai fait un rêve...

– Oui, c'est ce qu'on m'a dit. Vous déliriez quand on vous a découvert. Vous appeliez quelqu'un. Un enfant. Les gens de la caravane, qui vous ont secouru, ont cherché partout autour de votre avion, mais sans trouver personne. Il n'y avait pas de traces, d'ailleurs, et vous étiez bien seul. Ce qui est amusant, c'est que, sur vous, il y avait plein de restes de feuilles de papier dans lesquelles vous aviez découpé des formes... comme des gouttes d'eau, excusez-moi, c'est l'idée que je m'en fais, moi, c'est comme ça que je les aurais dessinées. Mais on n'a pas retrouvé vos dessins ou vos découpages, juste ce qui les entourait. Le vent a dû les emporter.

François replongea dans son rêve un instant. Ainsi, il avait cru voir un gosse qui lui demandait de dessiner des gouttes d'eau, et il l'avait fait... Pour jeter ces gouttes dessinées et découpées dans le vent ? Et quel vent ?

– Vous êtes un miracle et un mystère pour nous, Monsieur Dalchenne. Vous êtes resté huit jours seul dans le désert sous votre avion sans réserve d'eau, sauf une malheureuse bouteille, vous auriez dû être mort, et vous n'étiez que peu déshydraté pour une telle durée sous la chaleur. Vous aviez de l'eau

cachée ? Ou vous avez bu vos dessins de gouttes d'eau ?

La femme souriait amicalement en lui posant cette question. D'un seul coup, François repensa à l'insistance de l'enfant envers la perfection et la taille de ses gouttes d'eau, sa crainte que cela ne soit pas suffisant pour lui. « Fais-la aussi grosse que ta soif... », lui avait-il dit. Se pourrait-il que... Il repensa au goût de terre, de boue, dans sa bouche... Le crayon à papier... Quel goût aurait donc eu une goutte dessinée au crayon rouge ? Le goût du sang ? Non, voilà qu'il délirait à nouveau.

La doctoresse sortit une feuille de bloc-notes de sa blouse. Et la lui tendit.

– Vous aviez ceci sur vous quand on vous a retrouvé. Cela vous fera un souvenir de votre aventure !

Alors que la jeune femme sortait de la chambre, François déplia la feuille. Stupéfait, il y découvrit le dessin d'une magnifique goutte d'eau. Il eut à peine le temps de se dire que ce n'était pas une des siennes. La goutte d'eau se mit à trembler, comme agitée par le vent ou un courant. À sa surface, il put lire ces quelques mots : « Celle-là, c'est moi qui te l'offre ». Puis, instinctivement, il l'approcha de sa bouche, et alors que le contour en papier de la goutte tombait à côté du lit, il retrouva, sur sa langue, ce goût d'eau un peu terreuse, un peu boueuse, eau qui l'avait sauvé, cadeau de cet enfant du désert. Il se fit deux promesses. La première, c'était de relire *Le Petit Prince*, la seconde, d'avoir désormais toujours un crayon bleu sur lui...

L'eau du bain

« Tout corps plongé dans un liquide... »

Viviane poussa un soupir d'aise. Elle venait d'entrer dans sa baignoire remplie d'eau délicieusement chaude, avec une mousse sentant bon le thé vert. Elle ferma les yeux un instant, regretta tout à coup de ne pas avoir mis de la musique. Elle hésita... Il lui faudrait se lever, sortir du bain, se sécher, allumer son appareil, mettre un CD... ou alors, l'emporter dans la salle de bains ? Elle renonça. Elle était trop bien dans l'eau pour que même la certitude de revenir après avoir mis de la musique ne soit pas suffisante pour la décider à en sortir momentanément. Dommage qu'elle soit seule, s'il y avait eu quelqu'un pour lui mettre de la musique sur commande, elle n'aurait pas eu à sortir, ni à se poser toutes ces questions. Bah, après tout, elle faisait un choix, c'était ça la vie, faire des choix et les assumer. Elle mettrait de la musique demain, voilà tout. Et si elle était seule, c'était aussi parce qu'elle l'avait voulu. En rompant définitivement avec André et en obtenant son départ de son appartement. Il était

retourné à Marseille, bon débarras. Comment avait-elle pu se tromper à ce point ? D'accord, elle était esseulée et perdue en arrivant dans la région, mais quand même ! Ce type et elle n'avaient vraiment rien en commun, mais alors rien ! Bon, elle n'avait pas toujours pensé cela... Et bien, se dit-elle, c'est la preuve qu'on change, qu'on avance, que le temps passe, voilà tout, et que l'eau refroidit, tiens !

Elle décida d'en vider un peu, avant d'en remettre, de la plus chaude, évidemment. Elle soupira d'aise encore une fois. Cette mousse lavante parfumée au thé vert était vraiment rafraîchissante et délassante. Elle en vida encore un peu dans l'eau, se savonna. Puis ferma à nouveau les yeux. Elle repensa à sa famille, restée en Savoie. Depuis son arrivée à Lyon, un an auparavant, elle n'avait pu retourner qu'une seule fois chez les siens, à Noël. Ses parents et son jeune frère Olivier lui manquaient, le téléphone et Internet ne remplaçaient pas la présence. Et cette foutue histoire avec André. Bon, d'accord, il l'avait aidée au boulot, pour trouver ses marques. Mais de façon très intéressée. Bon, fini... Exit, André. Viviane avait fait sa place dans l'agence immobilière. Pas fantastique, faire des états des lieux, signer des contrats de location et de vente, faire des rappels polis mais fermes pour les loyers en retard... Pas terrible quand on avait joué de la guitare et du banjo pendant ses années de collège et lycée en rêvant d'en vivre... Mais bon. Il faut bien vivre, manger, payer son loyer, son eau chaude... et avoir le droit d'en remettre après avoir vidé un peu de celle qui était tiède !

Elle repensa à sa famille. Et eut tout à coup envie de les revoir tous, de les embrasser, de partir au ski avec son frère et des amies. Bien, elle le ferait, c'était

décidé. Hum... l'eau était tiède. Cela faisait un bon moment qu'elle était dans ce bain voluptueux. Plus d'une heure. Elle hésita. Allait-elle remettre de l'eau chaude ? Un coup d'œil à la pendule du couloir, visible depuis la baignoire, l'en dissuada. Il faudrait peut-être bien dormir ! Surtout que le rendez-vous qui l'attendait serait avec des clients coriaces. Et son patron comptait sur elle pour conclure cette vente d'appartement. Avec un soupir, de résignation cette fois, elle se résolut à vider la baignoire. Elle sortit, se sécha avec une serviette et brancha le sèche-cheveux. Pas question de prendre froid en dormant, après tout. Puis elle se glissa avec délices sous les draps frais.

Sa journée de travail se déroula mieux que prévu. Fatigante, mais efficace. Elle avait réussi à vendre deux appartements au prix prévu par son patron, qui l'avait félicitée, et lui avait parlé de prime. Ce fut avec satisfaction qu'elle rentra chez elle le lendemain soir. Dans l'escalier, elle croisa un voisin qu'elle n'avait pour l'instant seulement vu que de loin. Elle lui adressa un bonjour enjoué, mais ne récolta en retour qu'un bonsoir distant. L'homme sortit rapidement. Elle se souvint qu'il s'agissait du nouveau locataire de l'appartement en dessous du sien.

« Bien ma veine, pensa-t-elle, je suis tombée sur un monsieur Grognon ! ». Et en souriant, elle rentra chez elle. Après un repas léger, elle termina un roman commencé le week-end précédent, en écoutant de la musique. Elle attendait avec patience le moment de prendre son bain. Elle mit son groupe de musique préféré, après avoir fait couler longuement l'eau chaude, agrémentée de mousse à l'orange, dans la baignoire. Et elle plongea avec délices dans sa

récompense d'une journée harassante. L'eau épousa son corps, elle s'allongea et ferma les yeux.

Elle s'était assoupie, et l'eau était tiède, presque froide. Elle en vida une bonne partie, et ajouta pas mal d'eau chaude. Évidemment, la musique s'était arrêtée. Et elle n'avait pas envie de sortir du bain, même pour un instant. Tant pis, se dit-elle. Mais rien n'était parfait. Elle pensa qu'elle pourrait bien acheter un lecteur CD juste pour la salle de bains... Petite dépense, grand profit pour son bien-être. Elle referma les yeux, ne pensa qu'à des choses agréables... La piscine avec Nadège demain soir... Le ski avec son frère et Maria, son amie d'enfance, l'hiver prochain... Les balades en montagne cet été...

Elle frissonna... L'eau refroidissait. Bon, cela faisait longtemps qu'elle était dans le bain, évidemment. Elle vida à nouveau la moitié de la baignoire, puis entreprit de rajouter de l'eau chaude.

À nouveau assoupie, puis réveillée par une sensation de fraîcheur, elle décida, comme la veille, d'aller se coucher, il se faisait tard. Elle vida la baignoire, rejoignit son lit et s'endormit aussitôt.

Elle déjeuna avec bonne humeur, prit sa douche, longuement, se sécha, s'habilla, et partit avec entrain au travail. Aujourd'hui, elle n'avait que des dossiers à compléter, et on était vendredi. Ce soir, elle allait à la piscine avec sa collègue Nadège, puis elles fêteraient la fin de la semaine au restaurant.

Au bas de l'escalier, elle doubla le voisin de la veille. Elle lui jeta négligemment un rapide bonjour, sans le regarder.

– Heu... Mademoiselle !

Elle se retourna, et dévisagea l'homme de taille moyenne, brun aux yeux verts, qui la regardait sans sourire.

– Oui ?

Il la fixa un moment. Elle savait qu'il voyait devant lui une jeune femme de son âge, de sa taille, blonde aux yeux bleus, pressée d'aller au travail.

– C'est bien vous qui prenez des bains tous les soirs à minuit ?

Elle resta interloquée.

– Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ? On est dans un pays libre, non ?

– Mais certainement, Mademoiselle, mais à minuit, l'eau qui coule du robinet, l'eau qui coule dans les tuyaux quand vous videz plusieurs fois votre baignoire, cela fait du bruit !

Viviane se rebiffa.

– Parce que ça fait plus de bruit que les voitures qui démarrent sous nos fenêtres, les ivrognes qui passent à deux heures du matin en criant, ou le chien de l'immeuble d'en face ?

– Une chose à la fois ! Moi, je suis dans l'appartement en dessous du vôtre, et l'eau qui coule, pendant plus d'une heure, de minuit à une heure et plus du matin, cela me dérange, voyez-vous ! Et puisque je vous vois, je vous le dis, les ivrognes, le chien et les voitures, je verrai plus tard !

Ce sourire niais, pensa-t-elle, ironique et sûr de lui, à baffer, tiens !

– Monsieur, voyez-vous, j'ai un travail difficile, qui me prend la tête et du temps, alors, le soir, je me délasse en prenant un bain.

– Mademoiselle, voyez-vous, j’ai un travail difficile, qui me prend la tête et du temps, et j’aimerais bien me reposer. Alors, si vous pouviez prendre votre bain plus tôt qu’à minuit, et moins longtemps, ce serait mieux pour vos voisins, votre facture d’eau, et la planète. Parce que non seulement vous prenez des bains longs comme un jour sans pain, mais en plus vous vous prenez une douche chaque matin !

– Non, mais, de quoi je me mêle, vous m’espionnez ? Et laissez la planète en dehors de ça, Monsieur le donneur de leçons !

Et elle sortit en claquant la porte.

– Mademoiselle !

Elle ne s’arrêta pas, ne se retourna pas pour répondre à ce monsieur Grognon, mais ne put s’empêcher d’entendre sa dernière remarque.

– Et la musique à minuit, si c’est pour couvrir le bruit de l’eau qui coule, ce n’est pas terrible non plus !

Elle envoya promener Nadège qui lui demandait ce qu’elle avait, puis se calma. Quel idiot ce type ! Et donneur de leçons avec ça ! Non, mais, pour qui se prenait-il ? Elle avait d’autres chats à fouetter ! Qu’il fasse le moindre bruit, elle ne le raterait pas ! Tiens, ce devait être lui qui avait emménagé voilà une semaine. Avec le camion qui bouchait presque l’entrée et empêchait au moins trois voitures de se garer. Et la perceuse, quand il avait dû bricoler pour s’installer, c’était discret, sans doute ? Et la chasse d’eau à cinq heures du matin ? Il croyait qu’elle ne l’avait pas entendue ? Elle rejoignit son bureau, et se plongea dans ses dossiers.

Au fil de la journée, elle oublia l'incident, et la soirée avec Nadège fut très sympathique. En rentrant, elle croisa monsieur Charles, le voisin du rez-de-chaussée, qui sortait les poubelles. Se rappelant son altercation avec le voisin irascible, elle lui demanda si elle avait fait tant de bruit que ça.

– Oh, vous savez, Mademoiselle Viviane, vous êtes au troisième étage, nous on est au rez-de-chaussée. Mais ce jeune homme, il s'appelle Nicolas Derelle, et bien, il est au deuxième, juste en dessous de chez vous, alors, forcément, il entend tout, et la nuit, bien sûr... Et vous comprenez, Mademoiselle Viviane, avant lui, pendant un an, il y avait le père Georges, qui était sourd, donc...

Bon, compris, Viviane se dit qu'il lui faudrait faire attention. Mais depuis qu'elle avait son appartement à elle, elle pouvait s'abandonner à son péché mignon, les bains de minuit. Il n'y avait plus ses parents pour lui faire des remarques sur le gaspillage et la facture, ce n'était pas un voisin qui allait les remplacer, non ?

Elle entama la lecture d'un nouveau roman prêté par Nadège, répondit au téléphone à son frère Olivier qui l'appelait pour des nouvelles. Et se fit couler un bain. Elle avait acheté un lecteur CD en rentrant, et l'installa dans la salle de bains.

Ça ferait moins de bruit près de la baignoire que depuis le salon, pensa-t-elle. Puis elle mit un gant autour de la pomme d'arrosoir de la douche, et ouvrit le robinet. Avec ce système, on n'entendrait presque pas l'eau couler. Elle resta deux heures dans la baignoire, évitant de la vider trop souvent, remettant de l'eau avec le même système, le gant et la pomme de la douche.